

Patrice Malandran

L'Assentiment des Dieux

Le Déïthé de shinsir

*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-8005-6**

© Patrice Malandran

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« On ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va. »

Christophe Colomb

Merci à,

*Pili, Mickaël et Lucas toujours prêts à partir à l'aventure.
Merci pour leurs conseils, leur soutien et leur enthousiasme ;
Christiane dont la soif de lecture n'est jamais assouvie ; Greg
dit MrOunet de PK mon œil Bruxellois ;
Guillaume, webmestre du site www.arbre-celtique.com dans
lequel j'ai su découvrir le fil conducteur de cette aventure.*

CHAPITRE I

Fergus frissonna. Il faisait nuit maintenant, le froid et l'humidité avaient envahi le campement et les feux qu'ils avaient allumés avaient du mal à réchauffer l'atmosphère. Aucun d'eux ne parlait tant la longue marche de la journée les avait harassés. Ils affichaient tous un visage affligé et décomposé par la fatigue. Fergus aurait préféré atteindre la mer avant la nuit, mais le déplacement du clan se trouvait fortement ralenti quand les femmes, les enfants et les vieillards prenaient part à la marche. Lorsqu'ils avaient atteint cette clairière, Fergus avait réuni ses guerriers pour leur demander conseil. Ils avaient palabré quelques instants, avaient étudié l'endroit et avaient décidé de s'y installer pour la nuit.

La tribu était organisée comme toutes les autres, elle comprenait la classe des guerriers, celle des producteurs et celle des druides. Quand le clan était au grand complet, cela représentait plus de trois cents sujets. Fergus en était le chef, c'était un guerrier.

La communauté avait quitté sa terre natale voici une dizaine d'années déjà et depuis cherchait un endroit où s'installer. Ils avaient traversé l'Europe centrale en direction de l'ouest. À différentes reprises, ils avaient tenté de s'établir, mais à chaque fois un événement les avait contraints à reprendre la route.

Ils avaient souvent été victimes de l'inhospitalité des contrées qu'ils traversaient. Parfois, il s'agissait simplement d'un comité d'accueil qui les priait de décamper parfois la tribu était attaquée. Les agressions se déroulaient au moment où elle était le plus vulnérable, la nuit. Cela pouvait

être des voleurs, des indigènes qui défendaient leur territoire ou tout simplement des guerriers qui avaient envie de tuer. Même en assurant parfaitement leur protection, ils n'étaient jamais à l'abri de telles attaques qui se finissaient souvent dans le sang et les larmes. L'épouse de Fergus, Taranis, avait perdu la vie au cours d'une de ces attaques. C'était un soir comme ce soir-là, le clan se reposait d'un long trajet sous la pluie. Tout le monde était éreinté et à part des chuchotements aucun bruit ne semblait s'échapper du camp. Cette quiétude se transforma subitement en terreur, un groupe d'assaillants envahit le camp, ils progressèrent en frappant de leur glaive tous ceux qui se trouvaient sur leur passage et en tirant des flèches enflammées. L'une d'elles atteignit Taranis en plein cœur, elle mourut sur le coup. Le faible nombre d'agresseurs permit aux défenseurs de rapidement prendre le dessus, ils réussirent à repousser les attaquants qui s'enfuirent dans la nuit. Ce ne fut qu'à la fin de la bataille que Fergus aperçut le corps de son épouse sans vie, allongé sur le sol. Il organisa des funérailles grandioses, Taranis était non seulement pour son clan, mais pour tous, un être exceptionnel.

Taranis, comme tous ses ascendants, appartenait à la classe des druides. Son père et son grand-père avaient été des druides de très grande renommée et leurs noms étaient connus de tous les clans. Leur réputation n'était plus à faire. D'ailleurs, le bruit courait qu'ils possédaient même la faculté de se promener dans le sidh, cet au-delà où s'établissaient les morts pour l'éternité. Taranis avait hérité de ces pouvoirs, mais à part celui de divination que tout le monde lui connaissait, elle avait préféré les garder secrets. Seuls son époux et leur fille Arzhela savaient que les dons qu'elle possédait dépassaient l'entendement du commun des

mortels. Chacun d'eux avait vécu un épisode où les pouvoirs extraordinaires de Taranis s'étaient révélés.

Fergus, pour sa part, avait eu l'occasion de voir un jour Taranis faire revenir à la vie à l'aide de plantes et d'incantations une vieille femme mordue par un serpent venimeux. Cela s'était déroulé il y avait plusieurs années à la fin du printemps. On avait prié Fergus de venir, car en tant que chef de clan, il devait signifier le passage de vie à trépas. La vieille ne respirait plus et son cœur avait cessé de battre depuis longtemps lorsque Taranis entra dans la pièce où l'on avait placé le corps. Habituellement, elle n'intervenait pas dans le cycle de la vie, si la mort frappait à la porte c'est que tel était le destin et rien ni personne n'avait à modifier le cours des choses. Mais cette fois-là, Taranis avait voulu s'immiscer dans l'histoire dans le but de la modifier. Elle avait pénétré dans la hutte où reposait le corps inerte accompagnée d'un homme âgé. Elle s'était accroupie à côté de la défunte et s'était adressée au vieil homme qui se tenait debout derrière elle dans une langue que Fergus ne comprit pas. Il savait que les générations précédentes s'exprimaient en ancien celte et en déduisit qu'ils communiquaient dans cette langue. Lui qui pensait connaître parfaitement son épouse s'apercevait qu'elle avait encore de quoi l'étonner. En observant la scène en silence, il comprit qu'il existait un lien entre le vieillard, la défunte et son épouse. Taranis était livide, les yeux perdus dans le vague, humides. Fergus savait qu'elle se retenait pour ne pas pleurer et que cette réaction lui permettait de consacrer son énergie à autre chose. Elle s'agenouilla devant le corps et s'adressa au vieillard toujours en ancien celte, elle semblait le questionner. À travers l'unique ouverture de la pièce, le vieil homme désigna un bosquet à l'extérieur à une centaine de mètres. Taranis lui parla à nouveau et cette fois Fergus

eut l'impression qu'elle lui donnait un ordre. L'homme sortit et prit la direction du bosquet. Taranis attrapa la bague en argent qu'elle portait autour du cou accrochée par une lanière de cuir et se mit à la serrer fortement. Puis elle approcha sa main gauche, ouverte la paume vers le ciel, de la jambe de la vieille femme et les yeux fermés se mit à parler en psalmodiant. Taranis resta dans la même position pendant une bonne vingtaine de minutes jusqu'à ce que le vieil homme réapparaissant lui présente quatre feuilles de plantes différentes ainsi qu'un coquelicot. À sa demande, le vieil homme malaxa le tout dans sa main ce qui produisit un liquide vert. Taranis demanda au vieillard de déposer la préparation sur la morsure du serpent, puis reprit sa plainte de manière plus intense. Un phénomène étrange se produisit, il sembla à Fergus que l'anneau de Taranis se mit à briller incroyablement en même temps que la litanie qui s'échappait de la bouche de son épouse se transformait en un son caverneux. Le silence se fit subitement dans la pièce, Taranis parût secouée de spasmes et le torse de la vieille femme se mit à bouger de manière régulière. Elle ouvrit les yeux, lentement, le regard hagard. Taranis lui posa la main sur la bouche comme pour lui demander de se taire. Sans l'enlever, elle se tourna vers l'ensemble de l'assistance pour faire comprendre que ce message s'adressait à tous et que ce qui venait de se dérouler devait rester secret.

Elle attrapa à nouveau sa bague d'argent qu'elle serra fermement en souriant. C'était un cadeau qu'elle avait reçu de son père qui la tenait lui-même de ses ancêtres. Sur l'extérieur étaient gravés des symboles censés représenter la continuité et la longévité. Elle en était très fière et la considérait comme une amulette assurant sa protection. Elle savait parfaitement que la bague l'aidait à concentrer ses

pouvoirs et à les faire rayonner lorsqu'elle en avait besoin. Elle la considérait comme une partie d'elle-même.

Arzhela fut le témoin du deuxième épisode extraordinaire dans lequel sa mère était impliquée. Le clan s'était installé en bordure d'une rivière et comme plusieurs lunes s'étaient écoulées, sans problème et que cette terre semblait accueillante, les guerriers avaient décidé que l'on pouvait s'établir à cet endroit. Les hommes avaient commencé à construire des huttes, les bergers à faire paître leurs bêtes dans les champs avoisinants, le village commençait à vivre normalement. Pour leur toilette, les femmes remontaient la rivière sur cinq cents mètres où se situait une retenue d'eau permettant de procéder à leurs ablutions plus facilement. Taranis et Arzhela avaient décidé de s'y rendre ce matin-là. Elles étaient d'humeur joyeuse, Taranis sentant que la tribu allait s'installer enfin et Arzhela tout simplement de voir sa mère heureuse. Arzhela n'était encore qu'une enfant et Taranis devait s'occuper d'elle, l'aider à se déshabiller et l'accompagner au bord de l'eau. La surface de l'eau était lisse comme un miroir, Arzhela trempa un pied qu'elle ressortit immédiatement, en riant, l'eau était très fraîche. Taranis lui caressa les cheveux d'un geste plein d'affection. L'onde produite par le mouvement du pied dans l'eau se propagea vers le centre du bassin. Taranis suivit l'onde du regard et c'est à ce moment qu'elle aperçut le reflet d'un homme qui les épiait. D'où elle était, elle ne pouvait voir que son visage. Il avait les cheveux longs, attachés en palmier sur la tête. Ce n'était pas un des leurs, cette coiffure ne se retrouvait pas chez les hommes de la tribu. Taranis prit la main d'Arzhela tout doucement et la tira à elle. Sans quitter des yeux le reflet dans l'eau, elle se pencha pour attraper les vêtements d'Arzhela et les lui donner. Toujours sans se retourner elle tira Arzhela en arrière, en reculant

lentement. La jeune fille comprit aussitôt que quelque chose d'anormal se déroulait, sans un mot elle recula elle aussi sans se retourner. L'homme se releva brusquement et se mit à crier. Il était gigantesque, il devait mesurer plus de deux mètres, bien plus que la taille des hommes de la tribu. Son corps était recouvert de fourrure, ce qui le rendait encore plus effrayant. Il se mit à courir dans leur direction. Taranis se retourna, en faisant passer Arzhela devant elle. Elle voulut se mettre à courir, mais Arzhela trébucha. Taranis s'aperçut alors que deux autres hommes accouraient vers elles. Le premier arrivait par la droite tandis que le second arrivait de leur gauche. Ils étaient vêtus de manière identique au premier et étaient aussi démesurés que lui. Arzhela se releva et elles commencèrent à courir. Les hommes se rapprochaient dangereusement, il semblait à Arzhela que leurs souffles résonnaient dans ses oreilles. L'agresseur qui arrivait par la gauche prit une grosse branche et la lança devant elles pour les retarder. Elles réussirent à l'éviter, mais elles furent obligées de ralentir. La distance qui les séparait du premier poursuivant se réduisait notablement. Il était seulement à quelques mètres derrière elles. Arzhela n'arrivait plus à respirer, il lui semblait que ses poumons lui traversaient le corps. Elle aurait voulu aspirer de plus grosses bouffées d'air, mais cela les aurait ralenties. Un labrys vint frôler Arzhela et se planta dans un arbre à leur droite. En leur lançant cette sorte de hache, ils leur montraient qu'ils voulaient leur mort, Taranis comprit qu'elles ne pourraient pas leur échapper, il fallait agir. D'un geste brusque, elle retint Arzhela, se retourna vers les agresseurs en se dressant entre eux et sa fille.

Arzhela qui avait de la peine à rester debout immobile derrière sa mère l'entendit crier. Elle se rendit compte que sa mère s'adressait aux poursuivants, mais ne comprit pas ce

qu'elle disait. Les trois hommes stoppèrent leur course, mais continuèrent à avancer en marchant vers les deux femmes. Taranis cria à nouveau. Il sembla à Arzhela, qui ne voyait que le dos de sa mère, qu'une lumière intense brillait devant elle. Les hommes se figèrent, paralysés. Taranis se mit à parler d'une voix basse et grave, en levant les bras vers le ciel. Arzhela était stupéfaite de voir que les hommes ne bougeaient plus, ils paraissaient immobilisés par le rayonnement lumineux. Leurs visages avaient conservé l'aspect qu'ils avaient lorsqu'ils furent stoppés dans leur élan, c'était effrayant. Taranis haussa le ton crescendo puis se mit à crier, la lumière redoubla d'intensité, elle répétait inlassablement les mêmes mots. Arzhela ne comprenait pas ce que disait sa mère, elle distingua plusieurs fois « Pantos maruos » dans le flot des paroles, ce qui pour elle ne signifiait rien, mais prenait une allure effrayante dans la bouche de celle qui les prononçait.

Brusquement, les trois hommes s'écroulèrent, ensembles, tétanisés, livides. Taranis en se retournant attrapa la main de sa fille et elles reprirent le chemin du camp en s'éloignant des corps allongés, sans un mot. Arzhela comprit que ce silence signifiait qu'elle devait tout oublier de cet incident, non seulement l'agression, mais aussi la manière dont s'était achevée la poursuite. Il n'en fut plus jamais question, jusqu'à la mort de Taranis.

À la veillée funèbre de sa mère, Arzhela et son père se relatèrent les deux aventures extraordinaires qu'ils avaient vécues. Ils discutèrent de tout ce qui se racontait à propos des dons de Taranis. Certes, il était de notoriété publique que ses pouvoirs étaient limités, mais à mots couverts le bruit courait que ceux-ci étaient incommensurables. Arzhela se prit à rêver que sa mère avait peut-être transmis

un peu de ses connaissances à son père et qu'à l'aide de celles-ci il pourrait la faire revenir à la vie comme dans l'épisode qu'il venait de lui narrer. Fergus, désolé, lui répondit que seuls les membres de la classe des druides possédaient des dons et que seuls les plus expérimentés d'entre eux parvenaient à les exploiter.

Ce soir-là, le clan se reposait aussi après une longue marche. Des guetteurs avaient été placés tout autour du campement. Les hommes se reposaient en discutant ou en nettoyant leurs outils ou leurs armes. Les femmes s'occupaient du repas, soignaient leur progéniture, nourrissaient les bêtes. Le camp était silencieux, seul le froid accordait une touche désagréable à cette soirée. Fergus s'approcha des flammes un gobelet à la main, il vit sa fille assise, de l'autre côté du brasier qui discutait avec un guerrier. La fatigue ne semblait pas l'avoir atteinte. Elle lui rappelait incroyablement son épouse. Elle était assez fine, plutôt grande par rapport aux autres femmes de la tribu. Ses yeux vert émeraude étaient mis en valeur par une abondante chevelure rousse et un teint très blanc. Elle avait des traits fins qui représentaient bien la douceur qui la caractérisait. Rien ne semblait l'affecter, elle paraissait survoler les problèmes. Sa philosophie était de ne pas s'apitoyer sur le passé, mais plutôt de vivre le présent et même d'anticiper l'avenir. Elle semblait disposer de ressources hors normes, Fergus restait persuadé que cela était dû à sa manière d'appréhender la vie. Il la considérait comme il avait considéré son épouse comme une femme exceptionnelle.

L'homme accroupi près d'Arzhela se releva en silence et s'étira en bâillant. Un bruit strident traversa le camp, l'homme s'écroula aux pieds d'Arzhela, une flèche figée dans son dos. La tribu s'agita immédiatement, ce fut le

branle-bas de combat, tout le monde se mit à courir dans tous les sens alors que d'autres projectiles s'abattaient sur eux. Les femmes attrapèrent les enfants en criant pour s'éloigner du feu qui en les éclairant faisait d'eux des proies faciles. Une autre vague de flèches s'abattit sur le clan, des hommes s'effondrèrent sans vie. Les pointes des flèches avaient été empoisonnées afin de rendre l'impact mortel. Les guerriers qui tenaient encore leurs arcs en main se retournèrent vers la nuit en lançant des flèches au hasard, car ils n'avaient aucune visibilité.

Fergus courut jusqu'à ses affaires qui se trouvaient par terre, attrapa son glaive et son arc. Lorsqu'il se redressa, il ressentit une douleur vive dans le torse, il abaissa son regard et vit la flèche plantée dans son corps. Il tourna son visage en direction de sa fille qui avait vu la scène et courait dans sa direction. Leurs regards se croisèrent. Fergus, luttant contre l'envie de fermer les yeux, s'agenouilla devant son sac, attrapa la bague de son épouse et la tendit en direction de sa fille en tombant. Il voulait lui parler une dernière fois, lui dire qu'il était heureux de pouvoir rejoindre Taranis, que maintenant c'était à elle que revenait l'anneau de sa mère et les pouvoirs qui allaient avec, mais il n'en avait plus la force. Les yeux de Fergus se fermèrent définitivement alors qu'Arzhela attrapait l'anneau. Elle s'enfuit en courant vers la forêt tout en évitant les corps de ses frères étendus à terre.

CHAPITRE II

Le réveil sonna pour la troisième fois. Il faisait grand jour dans la chambre, les volets étaient ouverts et le soleil inondait la pièce. Pour se protéger de la lumière, Caem se recouvrit la tête avec les couvertures. La veille au soir, pour avancer ses recherches, il avait voulu s'appuyer sur Internet et comme chaque fois il avait vagabondé au gré de ses envies sans que cela soit constructif. Finalement, il s'était couché aux environs de cinq heures et n'avait pas avancé sur sa thèse.

Il se dit qu'il n'était pas à cinq minutes près et ferma les yeux, prêt à se rendormir, mais une petite voix intérieure lui rappela qu'il devait rencontrer son tuteur à neuf heures et qu'il était préférable de ne pas traîner. Se faisant violence, il sortit les jambes de dessous les couvertures, se leva et se dirigea vers le fond de la pièce où se trouvait la douche.

Caem terminait un doctorat « Histoire, civilisation, archéologie et arts des mondes anciens et médiévaux » à Lille. Passionné par tout ce qu'il entreprenait, il ne se ménageait pas dès qu'il trouvait un intérêt à son travail. C'est-à-dire quasiment tout le temps.

Il adorait se creuser la tête. Dès l'instant où il avait su lire, il s'était mis à dévorer les livres qui l'obligeaient à réfléchir, à résoudre des énigmes. Par-dessus tout, il adorait le moment où tout s'éclaircissait dans son esprit et où toutes les briques de la solution se mettaient en place à l'aide des différents indices qu'il avait découverts, lui permettant de résoudre le problème. Il aimait faire travailler ses méninges, faire travailler ses petites cellules grises comme son héros favori Hercule Poirot. D'ailleurs, il appréciait qu'on le

compare parfois au personnage d'Agatha Christie dans ses méthodes de résolution des problèmes.

Il avait perdu ses parents alors qu'il était jeune enfant et conservait d'eux une image assez floue bien que certaines scènes de son enfance demeuraient solidement ancrées dans sa mémoire. Bien rangé, au plus profond de son cerveau il avait gravé l'image de sa mère et de son père discutant en riant dans le jardin familial inondé de soleil. Il se souvenait parfaitement de la table de jardin blanche et ronde autour de laquelle ses parents s'asseyaient pour discuter et rire ensemble. Souvent, durant ses instants de bonheur sa mère le prenait dans ses bras. Ce souvenir était un des plus puissants qu'il lui soit resté de ses parents.

Il avait été recueilli par un oncle très riche qui ne s'était pratiquement jamais occupé de lui et s'était contenté de le placer dans plusieurs pensionnats tout au long de son enfance et de son adolescence. Pour toutes ces raisons, Caem ne savait rien de ses origines, de ses racines. Il savait que son prénom était d'origine irlandaise, mais ne comprenait pas pourquoi il en avait hérité. Il savait surtout que celui-ci n'était pas facile à porter et que partout où on l'avait recueilli ses camarades ne s'étaient jamais gênés pour se moquer de lui.

Comme il avait toujours été grand par rapport aux enfants de son âge et qu'il savait se faire respecter, les railleries ne duraient jamais bien longtemps. La vie de pensionnaire l'obligea à se consacrer à ses études sans que cela soit véritablement une contrainte d'ailleurs.

Il attrapa une serviette de toilette avant d'entrer dans la salle de bains, l'accrocha au portemanteau et passa sous la douche. Il se remémora sa quête de la veille au soir où justement ses sens de chercheur avaient été attirés par une

page web sur laquelle il était arrivé par hasard. Il entendit le téléphone sonner, mais trempé, il préféra laisser son esprit vagabonder en se remémorant ses recherches. La sonnerie s'arrêta une minute plus tard. Il se dit que si cela était important, son interlocuteur laisserait un message sur le répondeur. L'eau chaude avait empli la petite salle de bains d'un épais nuage de vapeur. En fermant les yeux, Caem se rinça en savourant le plaisir de l'impact du jet sur sa peau. Il resta un long moment ainsi, immobile lorsque le téléphone sonna à nouveau. Caem pensa qu'il s'agissait peut-être de son tuteur qui voulait remettre à plus tard leur rendez-vous, il coupa l'eau, tira le rideau de la douche et fit mine d'attraper la serviette de toilette sur le portemanteau. Celle-ci n'était pas accrochée dessus, là où il pensait l'avoir laissée, mais à la poignée de la porte qui était entrouverte. La manière dont elle était accrochée était surprenante. La serviette pendait de la poignée depuis son centre, les deux extrémités les plus éloignées avaient été tressées et au lieu de pendre, la tresse avait été repliée et le bout se retrouvait coincé entre la poignée et la porte. Étonné, il se dit qu'il y avait certaines fois où les actions machinales lui faisaient réaliser des choses extravagantes, car il aurait pourtant juré ne pas avoir pendu sa serviette ici. Cet épisode le laissa songeur. Il attrapa la serviette, se sécha rapidement et se dirigea vers le téléphone qui s'était remis à sonner. Il décrocha.

— Allô ! Monsieur Caem Kerban ?

— Oui, c'est moi.

— Bonjour, je suis Vincent Mollier, mon nom ne vous dit certainement pas grand-chose, mais nous avons communiqué à plusieurs reprises par échange de mails. Mon

pseudonyme lors de ces échanges était Uchel Caer. Nous avons échangé plusieurs courriers il y a quelques mois

— Ah oui, je m'en souviens, c'était concernant des recherches que je faisais à propos de l'enclos sacré du sanctuaire qui se situe à Gournay sur Aronde. Autant que je me souviennne, nous avons abandonné notre coopération, car il me semble que vous évoquiez des idées qui n'étaient pas les miennes.

— Vous avez raison et je suis désolé de m'être présenté à vous sous un jour négatif. Écoutez, je sais que vous êtes toujours à la recherche d'informations sur ce sujet et moi aussi. Je suis de passage sur Lille. Il me semble que vous êtes installé dans cette ville ? Pourrions-nous nous rencontrer, je vous montrerais comment j'ai su faire évoluer mes idées et peut être que nous pourrions remettre en place nos recherches communes.

Caem attrapa un stylo afin de noter le rendez-vous qu'ils fixèrent au soir même. En rattachant, il se remémora les écrits à la suite desquels il avait préféré arrêter net les échanges avec Vincent Mollier dit Uchel Caer.

Il y avait environ une année de cela, il était tombé sur un site Internet qui décrivait de manière très précise le sanctuaire gaulois de Gournay sur Aronde. Ce site était très détaillé et proposait un forum dans lequel on pouvait dialoguer avec toutes les personnes intéressées. Caem avait posé bon nombre de questions, sur le contenu du site web, sur les sources d'informations en indiquant qu'il avait été stupéfait par les détails fournis tout au long des pages électroniques. Il avait échangé avec plusieurs interlocuteurs jusqu'à ce qu'il soit contacté par Uchel Caer. Après quelques échanges banals, son correspondant lui demanda s'ils ne pouvaient pas s'échanger leurs adresses « mail » afin

de pouvoir communiquer de manière moins formelle et s'autoriser ainsi à ne plus être dépendants des contraintes du site. Caem avait accepté sans réticence, car il était assez d'accord sur ce que son correspondant indiquait. Ce fut à partir de ce moment que tout se gâta. D'emblée, Uchel Caer se présenta comme le représentant d'un groupe voulant réimplanter la domination celte là où elle existait il y a fort longtemps et d'où elle n'aurait jamais dû disparaître. Il envoya à Caem un long document sur son groupe, ses origines, son histoire et sur la vision qu'ils avaient de l'avenir, la prédominance et la supériorité du peuple celte. Il s'agissait là de la feuille de route d'un groupe d'illuminés qui rêvaient de prendre le pouvoir par tous les moyens possible là où les Celtes s'étaient établis il y a plus de deux mille ans. Le symbole les représentant était la croix celte, au bout de chaque branche étaient ajoutés des traits qui faisaient qu'elle rappelait étrangement la trop célèbre Svastika, la croix gammée. Du sanctuaire de Gournay, Uchel Caer ne semblait mettre en avant que la notion de sacrifice que le groupuscule avait détourné de simple sacrifice en sacrifice humain. Cette vision avait effrayé Caem, il avait prié, non sans avoir fait un long message moralisateur, son correspondant de ne plus le contacter. Ce qui était arrivé après quand même une dizaine de nouvelles tentatives.

Par la suite, Caem s'était renseigné et avait découvert que le nom d'Uchel Caer provenait du gaélique et signifiait la haute forteresse. Tout un programme.

Il avait semblé à Caem qu'il s'agissait là d'un minuscule groupuscule, qui bien qu'avec des idées radicales ne semblait pas dangereux. Et puis si vraiment il y avait des soupçons à avoir, il s'était dit que le groupuscule était

certainement suivi par les Renseignements généraux. Ce n'est que lorsqu'il revint à la réalité que Caem se demanda comment Vincent Mollier avait obtenu son numéro de téléphone. Car, il en était certain, il ne le lui avait jamais communiqué ni par mail ni au travers des dialogues du forum. Il faudrait, lors de leur rendez-vous, qu'il lui pose la question. Décidément en l'espace de très peu de temps s'étaient produits des phénomènes étranges, d'abord la serviette et maintenant ce coup de fil.

Caem attrapa son sac et son blouson, sortit de l'appartement à toute allure, car le coup de téléphone l'avait retardé et il craignait de ne pas arriver à l'heure pour rencontrer son tuteur.

En fin de journée, Caem prit la direction de Grand-Place lieu de son rendez-vous avec Vincent Mollier. Il s'était baladé vers la citadelle en attendant l'heure qu'ils s'étaient fixés. Tout en marchant, il se repassa la rencontre avec son tuteur. L'entretien s'était très bien passé, Caem avait pu bien cerner ce que désirait son responsable de recherches et il avait déjà réfléchi à la manière de mettre en œuvre les objets de leur discussion. Il voulut traverser et faillit se faire renverser par une ambulance et deux voitures de police qui roulaient à tombeaux ouverts. Il pensa que la vie était très difficile en agglomération lorsqu'on était piéton et à plus forte raison lorsqu'on était fréquemment la tête dans les nuages comme c'était souvent son cas.

Parvenu à l'entrée de la place, il s'aperçut qu'il y régnait une effervescence peu commune, il y avait énormément de monde beaucoup plus qu'habituellement. Caem se rendit compte que toutes les personnes étaient attirées par le fond

de la place où se trouvaient les deux véhicules de police et l'ambulance des pompiers qu'il avait vu passer.

L'endroit où se trouvaient les véhicules était protégé par un cordon, il avait dû se produire quelque chose de grave. Caem commença réellement à se poser des questions lorsqu'il découvrit que l'emplacement où tout le monde s'agitait se situait tout près du lieu de son rendez-vous. Cela allait vraiment être difficile de trouver Vincent Mollier dans ces conditions. Il avait une idée plutôt vague du physique de son interlocuteur puisqu'il ne l'avait vu qu'en photographie sur le site de l'association d'Uchel Caer. Ils avaient convenu de tenir tous les deux le journal « Le Monde », mais dans cette foule ce repère paraissait un peu désuet. Lorsqu'il s'approcha du cordon, il vit un corps étendu par terre. Les policiers s'affairaient autour de celui-ci. C'est ce qui avait attiré tous ces badauds. En voulant contourner la zone close, Caem vit les feuilles du « Monde » éparpillées à côté du corps, il sursauta.

— Mince j'espère que ça n'est pas Vincent Mollier, il s'est peut être fait renverser.

Il se sentait impliqué alors qu'il ne le connaissait quasiment pas. Il resta immobile près de la zone fermée sans savoir ce qu'il devait faire. S'il s'agissait de Vincent Mollier, il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui. Il ne le connaissait qu'au travers des échanges de courriels et du coup de fil de ce matin et ne savait pas plus de choses de lui. Il ne connaissait personne de son entourage qu'il aurait pu prévenir. Il culpabilisait un peu parce qu'ils s'étaient fixé leur rendez-vous à cet endroit et à cette heure, mais en même temps il se dit qu'il n'était pas responsable de ce qui s'était produit. Le jeune homme, sans conviction, voulait se persuader que le journal à côté du corps pouvait très bien

n'être qu'une coïncidence extraordinaire et que Vincent Mollier n'allait pas tarder à le rejoindre. Il resta une bonne dizaine de minutes sur la place, s'éloignant de l'attroupement, y revenant espérant toujours croiser un individu porteur du « Monde ». Il décida de retourner une dernière fois vers la zone protégée afin de questionner le policier qui s'y trouvait. L'homme aurait pu lui fournir des informations d'après lesquelles il se déciderait à rester ou non. La foule était encore dense au voisinage du lieu du drame. Caem tant bien que mal tenta de s'approcher. Mais ses efforts furent vains. Il se sentit compressé par les gens qui l'entouraient, il eut la sensation que tout le monde le serrait et eut de plus en plus de mal à respirer. Il voulait crier, demander aux gens de s'écarter, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il fut pris de vertige et se sentit partir petit à petit. C'était trop bête, s'évanouir ainsi au milieu d'une multitude de gens. Il sentit des fourmillements dans la tête, puis reçut un grand coup dans le dos ce qui eut le mérite de le réveiller. Il sentit qu'on se bousculait derrière lui, mais la position dans laquelle il se trouvait l'empêchait de se retourner pour voir ce qu'il se passait. Le mouvement stoppa net, il ne pouvait toujours pas se mouvoir, mais la masse humaine avait arrêté de s'agiter. Quelqu'un s'adressa à lui à voix basse :

— Monsieur Kerban, vous êtes dans une situation délicate. Cette fois-là, vous n'avez rien eu, mais la prochaine pourrait être dramatique. Allez vous mettre au vert monsieur Kerban. Éloignez-vous des endroits trop peuplés. Suivez mon conseil si vous ne voulez pas qu'il vous arrive des problèmes irréversibles.

Caem se retourna dès qu'il le put, mais rien ne lui permit de distinguer son interlocuteur dans la foule, il ne vit que les

visages tendus de gens tentant de conserver suffisamment d'espace pour respirer. Il parvint à sortir de la foule à reculons, se retrouva enfin dans une zone où il avait plus d'espace et prit le temps de récupérer en inspirant à fond. Les gens se retournaient à peine sur cet individu plié en deux qui suffoquait. Une jeune femme l'approcha.

— Ça ne va pas ? Vous ne vous sentez pas bien ? C'est sûr que là, ça bourre ! Celui qui se retrouve au milieu de tout ça a intérêt à avoir une bonne cage thoracique ! Vous voulez boire un coup d'eau ? La bouteille est toute neuve, je n'y ai pas touché.

Elle lui tendait une bouteille d'eau. Caem regarda son interlocutrice, étonné.

— Ben oui, vous m'avez l'air bien secoué, faut dire que les gens n'y vont pas de main morte.

Caem attrapa la bouteille qu'elle lui tendait.

— Alors vous faites quoi dans cette foule à cette heure ? C'est la vue du sang qui vous attire ?

— Pas du tout, j'avais rendez-vous avec quelqu'un, qui n'est pas venu et je me suis retrouvé coincé dans cette cohue. C'est sûr que ça n'est pas le moment idéal pour traverser la place.

Il était gêné qu'on pût penser qu'il était un voyeur. Encore plus s'il s'agissait d'une jeune femme bien de sa personne, souriante et gracieuse. Il but quelques gorgées et lui rendit la bouteille.

— Vous allez de quel côté ? Moi je vais aller prendre le métro, vous m'accompagnez ? Elle le regardait en fermant un œil, car le soleil lui tombait pile dessus.

Caem était troublé par cette rencontre. Il trouvait la jeune femme ravissante, malicieuse, ni trop ni pas assez féminine.

Elle était plutôt petite, devait mesurer aux environs du mètre soixante-cinq, mince, les cheveux châtain clair, courts et frisés. Elle avait une petite fossette sur la joue gauche. Il était séduit, il hocha la tête et ils prirent la direction du métro. Caem se dit que finalement cette journée pouvait se terminer plus agréablement qu'elle n'avait commencé.

Durant le trajet elle se présenta, elle s'appelait Grace : « comme Grace Kelly, mais ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien du tout ». Elle lui demanda ce qu'il faisait de ses journées et semblait très intéressée par ses études sur l'histoire. Elle-même travaillait dans une administration ce qui ne l'enthousiasmait par réellement. Elle lui raconta comment après avoir elle aussi commencé des études d'histoire elle avait été dans l'obligation de s'en éloigner, mais se sentait toujours attirée par tout ce qui faisait partie du passé. Lorsqu'elle le quitta, elle lui proposa de se revoir un soir peut-être, mais « en tout bien tout honneur ».

— Ça serait cool de manger un soir ensemble. Tiens, je te file mon numéro, dit-elle en lui tendant un ticket de caisse sur lequel elle avait griffonné ses coordonnées.

Elle descendit de la rame de métro et disparut aussi rapidement qu'elle était apparue. Pendant un court instant, Caem s'interrogea sur la réalité de ce qu'il venait de vivre. Il rejoignit son appartement dans la soirée, après ce qui était arrivé, il craignait de voir sa porte fracassée, ou une escouade de policiers à sa porte, mais rien de cela ne survint. Sa porte était fermée, comme toutes les fois il fut obligé de forcer pour faire fonctionner la serrure. Lorsqu'il ouvrit la porte, il appuya sur l'interrupteur pour éclairer le salon et... il eut une vision d'horreur. Tout était sens dessus dessous, ses étagères avaient été renversées, ses livres et ses documents étaient éparpillés par terre, des monceaux de

papier jonchaient le sol, il aperçut son ordinateur éventré. Rapidement, il comprit que le disque dur avait été arraché de son logement. Il était totalement abasourdi, tous ses travaux se trouvaient sur celui-ci. Il se dirigea vers un placard de la cuisine où il conservait un disque de sauvegarde de ses données. Il y aurait peut-être un décalage d'un ou deux jours, mais au moins tout ne serait pas perdu. Le disque externe se trouvait à sa place, visiblement les malfaiteurs n'avaient pas eu le temps de s'attaquer au placard. Il poussa un soupir de soulagement, prit son téléphone et composa le numéro de la police.

CHAPITRE III

Les poumons d'Arzhela étaient en feu. Cela faisait plus d'une heure qu'elle courait à perdre haleine dans la forêt. Chaque fois qu'elle ralentissait, il lui semblait percevoir les cris de ses poursuivants qui se rapprochaient. Au début de sa fuite, elle avait entendu crier, elle avait senti des flèches la frôler et puis cela s'était estompé pour disparaître complètement. Elle était quasiment persuadée que plus personne n'était à sa poursuite, mais la peur l'obligeait à s'éloigner encore plus du lieu du drame. La lune était pleine, cela lui permettait de se diriger plus facilement, mais elle devenait une proie plus visible. À l'orée de la forêt s'étendait un grand champ d'herbes hautes, elle ralentit afin de diminuer le bruit qu'elle faisait, se pencha en avant et reprit sa course à travers la prairie. Seule sa tête dépassait, le changement de rythme lui permit de récupérer un peu et de retrouver son souffle. Sa progression était masquée par un très léger vent qui créait des vagues à la surface de la végétation. Se sentant ainsi protégée, elle avait une très grande visibilité et ne percevait aucun bruit, elle stoppa sa course et se mit à marcher tout en restant baissée. Elle continua ainsi son avancée, s'arrêtant parfois. Elle reprenait ses esprits et retrouvait confiance en elle. Rien ne lui permettait de voir si elle ne tournait pas en rond, elle allait devoir se redresser et localiser un repère hors du champ afin de situer sa progression. Elle sortit la tête des herbes, tout était calme. Le champ était immense, elle n'aperçut rien qui aurait pu lui servir de but. Après cette folle course, la sensation de quiétude qui se dégageait de cette étendue la rassurait encore plus. Elle pouvait continuer sa marche en

conservant la tête hors de la végétation. Ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre et elle s'appliquait à écouter intensément la nature. Elle se remémora l'attaque sauvage du clan, se dit qu'il n'y avait certainement aucun survivant, elle était désormais la seule représentante de sa lignée. Elle porta sa main à son cou et attrapa la bague, c'était maintenant le seul objet qui lui restait de ses parents. Il lui sembla entendre un craquement sur sa droite, elle tourna la tête sans bruit et s'arrêta. Elle demeura immobile sans respirer. Le mouvement de sa poitrine dû à sa respiration était imperceptible. Elle tendit l'oreille en direction de l'origine du bruit. Rien ne bougeait, le vent remuait légèrement la pointe des herbes d'un mouvement régulier. Elle patienta un long moment dans la même position, guettant le moindre changement autour d'elle. Puis elle bougea à nouveau, avançant d'une manière syncopée au début puis plus naturellement lorsqu'elle vit que rien ne se produisait. Son instinct pourtant la poussa à ne plus avancer, elle stoppa net. Elle perçut une course sur sa droite avec un bruit qui progressait à toute vitesse, elle vit une ombre sauter et se jeter sur elle, elle sentit sa fin arriver. Elle était certainement la cible d'un prédateur, elle se remémora les visages de ses parents. La bête se jeta sur elle l'obligeant à s'écrouler sous son poids, par réflexes elle voulut se protéger le cou sachant que les animaux commençaient par égorger leur proie. Mais il lui fut impossible de faire un mouvement. En désespoir de cause, elle voulut crier, mais quelque chose lui bouchait la bouche. Elle réalisa que ce qui lui comprimait la bouche était une main et que son agresseur était un homme. L'homme se mit à lui murmurer quelque chose, il parlait à voix tellement basse qu'Arzhela ne comprenait pas ce qu'il lui disait. Cependant, la manière dont il parlait en chuchotant et de façon répétitive la rassura.

S'il avait été un des guerriers qui avaient attaqué le camp, il aurait crié pour appeler le reste de la troupe et s'il avait voulu la tuer il aurait déjà pu le faire. La comptine de l'homme devint de plus en plus lente et Arzhela sentit qu'il relâchait doucement son étreinte. Il ôta la main de la bouche d'Arzhela et mis son index devant la sienne pour lui faire comprendre qu'elle devait se taire. Lorsqu'il fut certain qu'elle n'avait pas l'intention de faire du bruit, il lui fit signe de se relever en silence et de le suivre. Il insista avec son index pour lui signifier qu'elle devait absolument rester silencieuse, puis tout en restant accroupi se retourna en marchant à quatre pattes. Arzhela s'accroupit elle aussi et se mit en devoir de le suivre. Il était très rapide, semblait extrêmement souple et elle avait du mal à ne pas se faire distancer. Il reprenait la direction d'où elle arrivait. Arzhela se prit deux fois les jambes dans ses braies et s'écroula. Sans pratiquement se retourner, il l'enjoignit à se relever rapidement et à reprendre leur fuite. Ils approchèrent de la lisière de la forêt, l'homme se retourna vers elle et en agitant la main de haut en bas, lui fit comprendre qu'elle pouvait ralentir. Lorsqu'ils furent protégés par les arbres il se redressa et cessa sa course, elle en fit autant. Tout en continuant à s'exprimer par signes, il lui demanda de s'approcher de la bordure du champ et lui désigna un emplacement au milieu de celui-ci, il lui fit comprendre qu'elle ne devait pas bouger et qu'elle devait fixer ce point. Quelques minutes s'écoulèrent et Arzhela vit ce qu'il voulait lui montrer. Bizarrement, l'onde provoquée par le souffle du vent sur les herbes paraissait s'interrompre sur des zones d'environ un mètre carré à une dizaine d'endroits. Il lui attrapa le bras pour lui demander de rester immobile et de continuer à fixer ces points. Elle s'aperçut que ces zones se déplaçaient et comprit qu'il s'agissait d'hommes ou

d'animaux à l'affût. Arzhela ne se questionna pas quant à savoir s'il s'agissait de personnes bien ou mal intentionnées et en tout cas l'homme lui avait permis de les éviter. Pour le moment, elle devait lui faire confiance. Il lui tira le bras, la faisant sortir de ses pensées et lui fit signe qu'elle devait le suivre. Ils se mirent à marcher rapidement en s'éloignant du champ. Cela faisait une bonne vingtaine de minutes qu'ils marchaient en silence, le soleil commençait à poindre et la fatigue ajoutée aux événements de la nuit pesaient lourdement sur les épaules d'Arzhela. L'homme ralentit en s'approchant d'une clairière, une large rivière traversait la forêt. L'inconnu s'avança en direction de hautes herbes qu'il écarta. Elles cachaient une pirogue qu'il tira vers eux, il indiqua à Arzhela un banc situé à l'arrière et l'aida à grimper tout en poussant énergiquement la barque vers le milieu de la rivière. Lorsqu'il n'eut pratiquement plus pied, il escalada l'embarcation, attrapa une longue rame qui était posée sur le fond et se mit à ramer en silence dans le sens du courant. À l'aide de mimiques, il fit signe à Arzhela qu'elle pouvait s'allonger si elle désirait se reposer. Il lui lança sa pelisse, elle l'attrapa et se recouvrit le corps avec. Elle lutta un moment contre le sommeil, sentit ses paupières se baisser, tenta à plusieurs reprises de rouvrir les yeux, mais la fatigue fut la plus forte et elle s'endormit. Le soleil était déjà bien haut lorsqu'il lui toucha plusieurs fois le bras pour la réveiller. La barque avait accosté devant un chemin caillouteux à côté duquel se trouvait une charrette tractée par un âne. Il s'adressa à elle d'une voix douce et chaleureuse.

— Arzhela, Arzhela, réveille-toi, nous avons encore de la route à faire.

À mi-chemin entre ses rêves et la réalité, elle se demandait qui pouvait l'interpeller de la sorte. Elle leva doucement ses paupières et regarda son sauveur.

— Qui es-tu ? Comment connais-tu mon nom ? Que me veux-tu ?

Elle s'adressait à lui d'une voix calme et résignée. Elle savait qu'elle n'avait rien à craindre puisqu'il l'avait préservé du danger dans la prairie.

— Pas encore, éloignons-nous d'ici, dans la charrette je t'expliquerai tout cela.

— Y a-t-il des survivants ?

Il la regarda tristement, n'osant parler, il se contenta de secouer négativement la tête. Il lui tendit la main pour l'aider à sortir de la barque et ils se dirigèrent vers la charrette. Il la soutint afin qu'elle y monte, s'assit à côté d'elle et en s'aidant d'une cravache intima à l'âne de se mettre en route. Les roues commencèrent à tourner sur le sol caillouteux, il se cala bien au fond sur le siège, il la regarda avec un pâle sourire.

Arzhela en profita pour le dévisager, elle vit qu'il était bien plus jeune que ce qu'elle s'était imaginé. À la manière dont il était vêtu, il devait faire partie d'un clan peu éloigné du sien. Il prit la parole :

— Nous nous sommes rencontré plusieurs fois Arzhela, lorsque nous étions enfants. Nous jouions souvent ensemble, je suis Gaellig fils de Mazeaz et d'Alienor.

En fixant le visage du jeune homme, Arzhela retrouva les traits de l'enfant qu'il avait été. En effet, elle se souvint de lui et des journées passées ensemble à courir dans la plaine alors que leurs parents célébraient Samain. C'était l'occasion pour de nombreux clans de se réunir, pratiquer des rites religieux, participer au grand banquet. Elle gardait

dans sa mémoire l'image de la lente procession des milliers de personnes qui déambulaient toute la nuit une torche à la main pour rejoindre la grande plaine. Il y avait tant de monde qu'on ne percevait qu'un long serpent lumineux qui rampait sur les flancs de la colline. Au matin, tout le monde se retrouvait dans la grande plaine. On se réunissait pour célébrer la nouvelle année, pour écouter et suivre les rituels druidiques. Certains membres du clan, les plus extraordinaires, pouvaient être invités par les bansidh à séjourner dans le sidh. Les enfants étaient appelés à s'éloigner, généralement c'était des membres plus âgés qui les emmenaient se promener loin des réunions spirituelles. C'est au cours d'une de ces randonnées qu'Arzhela avait connu Gaellig.

— Je me souviens de toi Gaellig, je me rappelle ton sourire d'enfant lorsque nous chassions les lièvres dans la prairie. Je me souviens de ton visage et je le retrouve dans tes traits d'aujourd'hui. Sans toi, Gaellig, je serais morte à l'heure qu'il est, je te remercie de ton aide. Comment m'as-tu trouvée ? Pourquoi m'as-tu secourue au péril de ta vie ? Cela fait des années que nous ne nous étions pas vus. M'as-tu reconnue, ou as-tu seulement aidé une femme qui était vouée à la mort ?

— Non, Arzhela, le fait que je sois intervenu pour te venir en aide n'est pas le fruit du hasard. Je te suis depuis que tu as réussi à échapper aux assaillants du clan. J'ai eu énormément de mal à rester proche de toi sans me montrer à tes poursuivants. Tu cours très vite et tu as beaucoup de tactique, tu aurais été un excellent guerrier. Je n'arrivais pas à te rejoindre tout en restant discret et en évitant que les personnes qui te pourchassaient ne te voient. Arzhela, ta famille était élue des dieux. Ta mère possédait des pouvoirs

extraordinaires qui lui avaient été offerts par les dieux eux-mêmes. Ses dons étaient merveilleux et fantastiques, elle était respectée et reconnue de tous. La communauté entière la vénérât et la reconnaissait comme la représentation d'une déesse sur la Terre. Malheureusement, il existe toujours des envieux, des profiteurs, des mécréants et le but de ces gens a toujours été de détrôner ta famille. Bien que ta maman ait toujours fait preuve de simplicité, les envieux et les méchants ont toujours représenté un danger. Comme toute élue, ta mère a dû être protégée. Depuis des générations, c'est le rôle de ma famille qui se doit de protéger la tienne et nous avons en permanence quelqu'un à proximité de l'élue. Nous devons vous préserver au péril de nos vies. As-tu déjà entendu parler d'une vieille qui avait été ramenée à la vie par ta mère ? Elle avait été mordue par un serpent.

— Mon père m'a raconté cette histoire il y a peu de temps.

— Eh bien, cette vieille personne était ma grand-mère et le serpent était destiné à ta mère Taranis. Ma grand-mère avait eu vent d'un complot et avait pris sur elle de fouiller les alentours de l'habitation de tes parents, c'est à ce moment-là qu'elle s'est fait mordre. Après que ta mère ait ressuscité mon aïeule, nous avons retrouvé le serpent, il s'agissait d'une race de vipère qui ne vit pas dans nos contrées. Quelqu'un l'avait apportée et l'avait libérée sciemment dans la zone où se trouvait ta mère. Ta mère savait que ma grand-mère faisait partie du groupe de ses protecteurs et que ce n'était pas elle qui était visée, c'est pour cette raison qu'elle était dans un état de tristesse infinie.